



**JÉRÔME  
FERRARI**

**Le principe**

roman

*ACTES SUD*



## “DOMAINE FRANÇAIS”

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fasciné par la figure du physicien allemand Werner Heisenberg (1901-1976) qui, après avoir élaboré le célèbre “principe d’incertitude”, jeta les bases de la mécanique quantique, ce qui lui valut d’obtenir le prix Nobel de physique en 1932, un jeune aspirant philosophe désenchanté s’efforce, à travers la destinée de cet homme de science exceptionnel confronté à la montée du nazisme puis à ses menées lors de la Seconde Guerre mondiale, de prendre la mesure du mal toujours à l’œuvre dans le monde contemporain tout en tentant d’assumer l’incomplétude et les défaillances de sa propre existence.

Avec ce roman qui fait entrer en résonance les tragédies du dernier conflit mondial et une modernité rongée par les passions économiques, Jérôme Ferrari met en scène, telle une chute d’Icare toujours recommencée, la rencontre obstinément compromise entre l’âme de l’homme et la mystérieuse beauté du monde, que ne cessent de confisquer le dévoiement de la théorie en pratique et la corrosion des splendides innocences premières.

JÉRÔME FERRARI

*Toute l'œuvre de Jérôme Ferrari est publiée aux éditions Actes Sud.*

*Dernier titre paru : Le Sermon sur la chute de Rome (prix Goncourt 2012).*

DU MÊME AUTEUR

*VARIÉTÉS DE LA MORT*, Albiana, 2001 ; Babel n° 1275.

*ALEPH ZÉRO*, Albiana, 2002 ; Babel n° 1164.

*DANS LE SECRET*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1022.

*BALCO ATLANTICO*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1138.

*UN DIEU UN ANIMAL*, Actes Sud, 2009

(prix Landerneau) ; Babel n° 1113.

*OÙ J'AI LAISSÉ MON ÂME*, Actes Sud, 2010

(grand prix Poncetton de la SGDL, prix roman France Télévisions, prix Initiales, prix Larbaud) ; Babel n° 1247.

*LE SERMON SUR LA CHUTE DE ROME*, Actes Sud, 2012

(prix Goncourt) ; Babel n° 1191.

Photographie de couverture : avec l'aimable autorisation  
de la succession Werner Heisenberg

© ACTES SUD, 2015  
ISBN 978-2-330-04871-6

JÉRÔME FERRARI

# Le principe

roman

ACTES SUD



*Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit rien,  
ne cache rien – mais il fait signe.*

HÉRACLITE,  
*fragment 93.*

*Et Il m'a dit : Entre la parole et le silence,  
il y a un isthme où se trouvent la tombe de la raison  
et les tombes des choses.*

NIFFARI,  
*Les Haltes.*





positions



## Position 1 : Helgoland

Vous aviez vingt-trois ans et c'est là, sur cet îlot désolé où ne pousse aucune fleur, qu'il vous fut donné pour la première fois de regarder par-dessus l'épaule de Dieu. Il n'y eut pas de miracle, bien sûr, ni même, en vérité, rien qui ressemblât de près ou de loin à l'épaule de Dieu, mais pour rendre compte de ce qui s'est passé cette nuit-là, nous n'avons le choix, nul ne le sait mieux que vous, qu'entre une métaphore et le silence. Pour vous, ce fut d'abord le silence, et l'éblouissement d'un vertige plus précieux que le bonheur.

Vous ne pouviez pas dormir.

Vous avez attendu, assis tout en haut d'un piton rocheux, que le soleil se lève sur la mer du Nord.

Et c'est ainsi que je vous imagine aujourd'hui, le cœur battant dans la nuit sur l'île d'Helgoland, si vivant que je pourrais presque vous y rejoindre, vous dont le nom, perdu dans la grisaille d'une interminable bibliographie parmi

tant d'autres noms allemands, ne fut d'abord pour moi que celui d'un principe étrange et incompréhensible.

Depuis trois ans, à Munich, à Copenhague, à Göttingen, vous vous débattiez dans des problèmes si effroyablement compliqués que même le jeune homme candide et optimiste que vous étiez alors dut parfois, comme ses camarades d'infortune, maudire le jour où il avait eu l'idée saugrenue de se mêler de physique atomique. Les expérimentations livraient toujours plus de résultats non seulement incompatibles avec les connaissances les mieux assurées de la physique classique mais, de surcroît, scandaleusement contradictoires, des résultats absurdes, et pourtant irréfutables, qui interdisaient de former une image un tant soit peu sensée de ce qui se passait à l'intérieur d'un atome, ou même quelque image que ce fût. Mais sur l'île d'Helgoland, où vous étiez venu, le visage déformé par les allergies, vous protéger du pollen, et peut-être du désespoir, vous avez su que le temps béni des images était à jamais révolu comme doit toujours l'être le temps de l'enfance : vous avez regardé par-dessus l'épaule de Dieu et vous est apparu, à travers la mince surface matérielle des choses, le lieu où se dissout leur matérialité. Dans ce lieu secret, qui n'est pas même un lieu, les contradictions s'abolissent en même temps que les images et leur chair familière ; il n'y demeure aucun vestige du monde que le langage des hommes peut

décrire, aucun lointain reflet, mais seulement la forme pâle des mathématiques, silencieuse et redoutable, la pureté des symétries, la splendeur abstraite de la matrice éternelle, toute cette inconcevable beauté qui attendait depuis toujours de se dévoiler à vos yeux.

Sans votre foi en la beauté, peut-être n'auriez-vous pas trouvé la force de mener votre esprit, comme vous l'y meniez sans relâche depuis trois ans, jusqu'aux limites extrêmes où l'exercice de la pensée devient physiquement douloureux, et votre foi était si profonde que ni la guerre, ni l'humiliation de la défaite, ni les soubresauts sanglants des révolutions avortées n'avaient pu l'ébranler. La première fois que vous avez vu votre père en uniforme, alors que vous aviez douze ans, la pointe métallique de son casque dut vous évoquer le panache effrayant des héros achéens et quand il s'est penché, au moment du départ, pour embrasser ses deux garçons, votre frère, Erwin, et vous, Werner, n'avez-vous pas frissonné au souffle épique de l'Histoire qui venait, sous vos yeux, de transformer le professeur August Heisenberg en guerrier? À la gare, les adieux, les chants, les larmes et les fleurs exprimaient quelque chose de plus haut qu'une joie naïve ou brutale, la certitude de partager un destin commun, qui exigeait qu'on prît le risque de lui sacrifier sa vie parce que c'était de lui que toute vie individuelle tirait sa valeur et son sens, la sensation exaltante de n'être plus que la partie

charnelle d'un tout spirituel et grandiose et, en regardant partir votre père et vos deux cousins, vous avez peut-être regretté d'être trop jeune pour les accompagner. Mais le premier de vos cousins est mort et quand le second est revenu en permission, vous ne l'avez pas reconnu.

Avez-vous alors deviné ce qu'il en coûte parfois de regarder par-dessus l'épaule de Dieu ?

Car Dieu, quoi que désignât cette métaphore, est aussi maître de l'horreur et il y a un vertige de l'horreur, plus puissant, peut-être, que celui de la beauté. C'est le vertige qui saisit les hommes devant les membres tranchés, la puanteur des cadavres fondus dans la glaise, avec les vers agglutinés coulant des blessures comme une pâte vivante et l'œil rouge des rats nichant dans l'ombre des poitrines ouvertes, mais plus encore devant la profondeur des abîmes qu'ils abritaient sans le savoir.

On tend la main vers son fusil dans la nuit des tranchées et l'on y reconnaît un geste archaïque, infiniment plus vieux que l'Histoire, un geste primordial et sauvage dont les obus, les gaz, les tanks, les avions et tous les efforts monstrueux de la modernité n'ont pas altéré l'essence parce que rien ne l'altérera jamais.

On court à perdre haleine, on tombe la tête en avant et on regarde son propre sang couler à flots, on guette avec angoisse l'apparition des traces blanches de cervelle mais il n'y a que du sang, et le lieutenant Jünger se relève et reprend sa course, le cœur débordant d'une ivresse de

chasseur, attendant l'extase de ce moment où le visage de l'ennemi surgit de la terre apparaîtra dans sa nudité, quand pourra enfin commencer la lutte, amoureuse et mortelle, qu'on a tant désirée et dont l'un ne se relèvera pas.

Le vertige de l'horreur ressemble parfois à celui de la beauté. On fait partie d'un tout bien plus grand que ce qu'on pouvait imaginer, plus grand que la médiocrité des rêves de confort et de paix, plus grand que les nations en guerre, mais si démesurément grand que la tension dans laquelle il tient les hommes ne peut se maintenir qu'en les brisant. L'exaltation retombe d'un seul coup, et l'ivresse, le voile se déchire, il ne reste plus qu'à courir encore, en hurlant sa terreur de bête, pour fuir la mort hideuse, pour fuir aussi celui qu'on est devenu, à la recherche d'un refuge qui n'existe nulle part, et le lieutenant Jünger regagne en tremblant la tranchée allemande; les larmes aux yeux, il écrit dans son carnet : mais quand donc finira – quand donc finira cette guerre de merde ?

Peut-être avez-vous vaguement entrevu dans l'hébétude qui rendait votre cousin méconnaissable à son retour du front l'existence de choses qu'il vaut mieux ignorer. L'horreur aussi peut devenir l'objet d'un désir irrésistible comme l'avaient appris ceux qui venaient d'en éprouver le vertige, le lieutenant Jünger et votre cousin, peut-être votre père, même s'il n'en dit jamais rien – mais vous, comment l'auriez-vous appris ?

La guerre était finie.

La vie persistait douloureusement, avec ses angoisses, ses deuils innombrables, ses espoirs et ses rancœurs, mais la beauté redevenait visible et vos yeux savaient la reconnaître, comme la déesse, sous l'infinie diversité de ses formes mortelles, que vous aimiez toutes. La plupart des hommes n'ont pas cette chance indécente, j'espère qu'il vous est parfois arrivé d'en prendre conscience : ils ne sont sensibles qu'à une ou deux formes de beauté, et si aveugles à toutes les autres qu'ils ne peuvent pas même en concevoir la simple possibilité. Pour le professeur Ferdinand von Lindemann, qui avait accepté de vous recevoir à l'université de Munich, les mathématiques possédaient le privilège exclusif de la beauté et quiconque envisageait de les étudier sérieusement, comme vous veniez timidement de lui en exprimer le désir, devait être pénétré de l'évidence de cette vérité éternelle. Il n'est donc guère étonnant que, quand vous lui avez avoué, dans un accès téméraire de franchise, que vous étiez en train de lire un ouvrage de physique, qui plus est affreusement intitulé *Espace-Temps-Matière*, il vous ait lancé un regard dégoûté, comme s'il venait subitement de découvrir sur votre corps les stigmates d'une maladie infâme, avant de vous signifier que vous étiez à jamais perdu pour les mathématiques, tandis que son chien, un roquet qui se cachait sous son bureau et auquel il avait mystérieusement transmis, au



cours d'une longue intimité, son sens de l'esthétique, se mettait subitement à aboyer pour témoigner, lui aussi, de l'ampleur de votre ignominie. Aux yeux de Lindemann, les physiciens, fussent-ils des physiciens virtuels de dix-huit ans, ne méritaient aucune considération, non seulement en raison de leur utilisation notoirement désinvolte et avilissante des mathématiques, mais surtout parce qu'ils étaient des êtres dégradés, si corrompus par leur fréquentation assidue du monde sensible qu'ils confessaient sans vergogne leur intérêt pervers pour quelque chose d'aussi méprisable que la matière.

Si le professeur von Lindemann n'avait pas réagi de façon aussi épidermique et avait pris le temps de vous interroger, il aurait dû admettre qu'il venait de se montrer injuste envers vous car, au fond, vous-même n'avez jamais cru en la matière. Dans vos manuels de lycée, la représentation des atomes sous forme de petits corps solides et ronds, attachés les uns aux autres par de complaisants crochets, vous avait immédiatement paru relever de la naïveté ou de l'imposture, dont ni l'une ni l'autre, dans le domaine de la connaissance, ne peuvent être pardonnées. Au moment où Franz Ritter von Epp entrait dans Munich, à la tête des corps francs du Wurtemberg, pour y écraser la République des Conseils de Bavière, vous vous étiez allongé sur un toit, dans la tiédeur du printemps, délaissant les combats pour lire Platon,

et vous aviez découvert comment le démiurge crée le monde par la combinaison d'un petit nombre de formes géométriques primordiales. Malgré la répugnance que vous avait d'abord inspirée cette affirmation gratuite qui s'exprimait avec l'autorité arbitraire d'une révélation prophétique, pleine de dédain pour le patient travail de la raison, vous n'aviez pu l'oublier, et vous aviez fini par reconnaître dans les triangles du *Timée*, avec une sorte d'effroi, l'expression métaphorique d'une de vos convictions les plus profondes, que vous n'aviez jamais formulée et dont vous ignoriez même qu'elle était, si profondément, la vôtre : ce qui compose la substance du monde n'est pas matériel.

Votre effroi s'est-il apaisé ou fut-il, au contraire, porté à son comble quand vous avez compris combien cette chose immatérielle vous était familière? N'était-ce pas dans sa mystérieuse proximité que vous aviez toujours mené la transparence des formes mathématiques, la musique et la poésie, les sommets des Alpes, en plein soleil, émergeant d'un gouffre de brume, et tous les chemins innombrables de la beauté? C'était une chose immatérielle, mais pourtant si tangible qu'il vous était impossible de douter de sa réalité : elle avait éloigné les spectres de la guerre et ravivé votre joie, tandis que vous écoutiez la chaconne en *ré* mineur de Bach s'élever d'un violon solitaire, dans la cour du château de Prunn; elle avait illuminé les ruines de Pappenheim sur

lesquelles tomba pour vous seul une nuit de l'été 1920 ; et si vous ne l'aviez pas déjà rencontrée, peut-être ne l'auriez-vous pas reconnue, à Helgoland, bien qu'elle fût partout présente, le long des falaises austères, dans la monotonie du ressac, et surtout, plus éclatante que jamais, dans les matrices de la nouvelle mécanique quantique.

De cette présence, on ne peut cependant rien dire, et elle ne peut être nommée.

Celui qui refuse de se résoudre au silence ne peut s'exprimer que par métaphores.

En 1922, à Göttingen, quand Niels Bohr vous a révélé, avec une infinie compassion, que votre vocation de physicien était aussi une vocation de poète, il ne vous a rien appris que vous ne sachiez déjà.

Mais voyez ce qu'il en est : à s'exprimer par métaphores, on se condamne à l'inexactitude et, si l'on se refuse à l'avouer, on prend encore le risque du mensonge. J'ai écrit que sur l'île d'Helgoland, si désolée que n'y pousse aucune fleur, vous, Werner Heisenberg, à l'âge de vingt-trois ans et pour la première fois, avez regardé par-dessus l'épaule de Dieu. Mais je dois maintenant préciser :

Ce n'était pas l'épaule de Dieu.

Et ce n'était pas la première fois.

